

dans le langage ordinaire et le jalonnant, cailloux blancs dans la forêt des signes. Expérience amoureuse, finalement. Incisés dans la prose des jours, sans commentaire ni traduction possible, demeurent les sons poétiques de fragments cités. « Il y a » partout ces résonances de corps touché, tels des « gémissements » et bruits d'amour, cris brisant le texte qu'ils vont faire proliférer autour d'eux, lapsus énonciatifs dans une organisation syntagmatique d'énoncés. Ce sont les analogues linguistiques de l'érection, ou de douleurs sans nom, ou des larmes : voix sans langage, énonciations coulant du corps mémorant et opaque lorsqu'il ne dispose plus de l'espace qu'offre au dire amoureux ou endetté la voix de l'autre. Cris et larmes : aphasique énonciation de ce qui survient sans qu'on sache d'où (de quelle obscure dette ou écriture du corps), sans qu'on sache comment, sans la voix de l'autre, cela pourrait se dire.

Ces lapsus de voix sans contexte, citations « obscènes » de corps, bruits en attente d'un langage, semblent certifier, par un « désordre » secrètement référé à un ordre inconnu, qu'il y a de l'autre. Mais en même temps, ils racontent interminablement (ça n'en finit pas de murmurer) l'expectation d'une impossible présence qui mue en son propre corps les traces qu'elle a laissées. Ces citations de voix se marquent dans une prose quotidienne qui ne peut, en énoncés et en conduites, qu'en produire des effets.

CHAPITRE XII

LIRE : UN BRACONNAGE

« Arrêter une fois pour toutes le sens des mots, voilà ce que veut la Terre »

JEAN-FRANÇOIS LYOTARD,
Rudiments paiens

Naguère, Alvin Toffler annonçait la naissance d'une « nouvelle espèce » humaine, engendrée par la consommation artistique de masse. Cette espèce en formation, transhumante et vorace parmi les pâtrages des médias, aurait pour trait distinctif son « automobilité »¹. Elle reviendrait au nomadisme d'antan, mais pour chasser désormais en des steppes et forêts artificielles.

Cette analyse prophétique ne portait cependant que sur la foule qui consomme de « l'art ». Or une enquête du Secrétariat d'Etat aux affaires culturelles (décembre 1974)² montre à quel point seule une élite bénéficie de cette production. Depuis 1967 (date d'une précédente enquête menée par l'INSEE), les fonds publics investis dans la création et le développement de foyers culturels ont renforcé l'inégalité culturelle entre Français. Ils multiplient des lieux d'expression et de symbolisation, mais, en fait, ce sont les mêmes catégories qui

en profitent : la culture, comme l'argent, « ne va qu'aux riches ». Le grand nombre ne circule guère à travers ces jardins de l'art. Mais il est pris et rassemblé dans les réseaux des médias, ceux de la télé (qui captent 9 Français sur 10), de la presse (8 Français sur 10), du livre (7 Français sur 10, dont 2 lisent beaucoup et, d'après une enquête de l'automne 1978, 5 lisent davantage)³, etc. Au lieu d'un nomadisme, on aurait donc une « réduction » et un parage : la consommation, organisée par ce quadrillage expansionniste, ferait figure d'activité moutonnière, progressivement immobilisée et « traitée » grâce à la mobilité croissante des conquérants de l'espace que sont les médias. Fixation des consommateurs et circulation des médias. Aux foules, il resterait seulement la liberté de brouter la ration de simulacres que le système distribue à chacun.

Voilà précisément l'idée contre laquelle je m'élève : pareille représentation des consommateurs n'est pas recevable.

L'idéologie de l'« information » par le livre

En général, cette image du « public » ne s'affiche pas. Elle n'habite pas moins la prétention qu'ont les « producteurs » d'*informer* une population, c'est-à-dire de « donner forme » aux pratiques sociales. Les protestations mêmes contre la vulgarisation/vulgarité des médias relèvent souvent d'une prétention pédagogique analogue ; portée à croire ses propres modèles culturels nécessaires au peuple en vue d'une éducation des esprits et d'une élévation des coeurs, l'élite émue par le « bas niveau » des canards ou de la télé postule toujours que le public est modelé par les produits qu'on lui impose. C'est là se méprendre sur l'acte de

« consommer ». On suppose qu' « assimiler » signifie nécessairement « devenir semblable à » ce qu'on absorbe, et non le « rendre semblable » à ce qu'on est, le faire sien, se l'approprier ou réapproprier. Entre ces deux significations possibles, le choix s'impose, et d'abord au titre d'une histoire dont l'horizon doit être esquissé. « Il était une fois... »

Au XVIII^e siècle, l'idéologie des Lumières voulait que le livre soit capable de réformer la société, que la vulgarisation scolaire transforme les mœurs et les coutumes, qu'une élite ait avec ses produits, si leur diffusion couvrait le territoire, le pouvoir de remodeler toute la nation. Ce mythe de l'Education⁴ a inscrit une théorie de la consommation dans les structures de la politique culturelle. Certes, par la logique du développement technique et économique qu'elle mobilisait, cette politique a été conduite jusqu'au système actuel qui inverse l'idéologie hier soucieuse de répandre les « Lumières ». Les moyens de diffusion l'emportent désormais sur les idées véhiculées. Le médium remplace le message. Les procédures « pédagogiques » dont le réseau scolaire a été le support se sont développées au point d'abandonner comme inutile ou de briser le « corps » professoral qui les a perfectionnées pendant deux siècles : elles composent aujourd'hui l'appareil qui, en accomplissant le rêve ancien d'encadrer *tous* les citoyens et *chacun* en particulier, détruit peu à peu la finalité, les convictions et les institutions scolaires des Lumières. En somme, tout se passe dans l'Education comme si la *forme* de sa mise en place technique s'était réalisée démesurément, en éliminant le *contenu* même qui l'a rendue possible et qui dès lors perd son utilité sociale. Mais tout au long de cette évolution, l'idée d'une production de la société par un système « scripturaire » n'a cessé d'avoir pour corollaire la conviction qu'avec plus ou moins de résistance, le

public est modelé par l'écrit (verbal ou iconique), qu'il devient semblable à ce qu'il reçoit, enfin qu'il est *imprimé* par et comme le texte qui lui est imposé.

Hier, ce texte était scolaire. Aujourd'hui, le texte, c'est la société elle-même. Il a forme urbanistique, industrielle, commerciale ou télévisée. Mais la mutation qui a fait passer de l'archéologie scolaire à la technocratie des médias n'a pas entamé le postulat d'une passivité propre à la consommation — un postulat qui justement doit être discuté. Elle l'a renforcé plutôt : l'implantation massive d'enseignements normalisés a rendu impossibles ou invisibles les relations intersubjectives de l'apprentissage traditionnel ; les techniciens « informateurs » ont donc été mués, par la systématisation des entreprises, en fonctionnaires claquemurés dans une spécialité et de plus en plus ignorants des utilisateurs ; la logique productiviste elle-même, en isolant les producteurs, les a amenés à supposer qu'il n'y a pas de créativité chez les consommateurs ; un aveuglement réciproque, généré par ce système, a fini par faire croire aux uns et aux autres que l'initiative ne se loge que dans les laboratoires techniques. Même l'analyse de la répression exercée par les dispositifs de ce système d'encadrement disciplinaire postule encore un public passif, « informé », traité, marqué et sans rôle historique.

L'efficace de la production implique l'inertie de la consommation. Elle produit l'idéologie de la consommation-réceptacle. Effet d'une idéologie de classe et d'un aveuglement technique, cette légende est nécessaire au système qui distingue et privilégie des auteurs, des pédagogues, des révolutionnaires, en un mot des « producteurs » par rapport à ceux qui ne le sont pas. A récuser la « consommation » telle qu'elle a été conçue et (naturellement) confirmée par ces entreprises d' « auteurs », on se donne la chance de découvrir une activité créatrice là où elle a été déniée, et de

relativiser l'exorbitante prétention qu'a une production (réelle mais particulière) de faire l'histoire en « informant » l'ensemble du pays.

Une activité méconnue : la lecture

De la consommation, la lecture n'est qu'un aspect partiel, mais fondamental. Dans une société de plus en plus écrite, organisée par le pouvoir de modifier les choses et de réformer les structures à partir de modèles scripturaires (scientifiques, économiques, politiques), muée peu à peu en « textes » combinés (administratifs, urbains, industriels, etc.), on peut souvent substituer au binôme production-consommation son équivalent et révélateur général, le binôme écriture-lecture. Le pouvoir qu'a instauré la volonté (tour à tour réformiste, scientifique, révolutionnaire ou pédagogique) de refaire l'histoire, grâce à des opérations scripturaires effectuées d'abord en champ clos, a d'ailleurs pour corollaire un grand partage entre lire et écrire.

« La modernisation, la modernité, c'est l'écriture », dit François Furet. La généralisation de l'écriture a en effet provoqué le remplacement de la coutume par la loi abstraite, la substitution de l'Etat aux autorités traditionnelles et la désagrégation du groupe au profit de l'individu. Or cette transformation s'est opérée sous la figure d'un « métissage » entre deux éléments distincts, l'écrit et l'oral. L'étude récente de F. Furet et J. Ozouf a de fait montré l'existence, dans la France moins scolarisée, d'une « vaste demi-alphabétisation, centrée sur la lecture, animée par l'Eglise et par les familles, destinée essentiellement aux filles »⁵. L'école seule a joint, mais par une couture souvent restée bien fragile, les deux capacités de lire et d'écrire. En fait elles ont été longtemps séparées dans le passé, jusque bien avant dans le xix^e siècle ; aujourd'hui, la vie

adulte des scolarisés dissocie d'ailleurs très vite, chez beaucoup, le « lire seulement » et l'écrire ; aussi faut-il s'interroger sur les cheminements propres de la lecture là même où elle est mariée à l'écriture.

De leur côté, les recherches consacrées à une psycholinguistique de la compréhension⁶ distinguent, dans la lecture, « l'acte lexique » et « l'acte scriptural ». Elles montrent que l'enfant scolarisé apprend à lire *parallèlement* à son apprentissage du déchiffrage et non pas grâce à lui : lire du sens et déchiffrer des lettres correspondent à deux activités différentes, même si elles se croisent. Autrement dit, une mémoire culturelle acquise par l'audition, par tradition orale, permet seule et enrichit peu à peu les stratégies d'interrogation sémantique dont le déchiffrage d'un écrit affine, précise ou corrige les attentes. De celle de l'enfant jusqu'à celle du scientifique, la lecture est prévenue et rendue possible par la communication orale, innombrable « autorité » que les textes ne citent presque jamais. Tout se passe donc comme si la construction de significations, qui a pour forme une expectation (s'attendre à) ou une anticipation (faire des hypothèses) liée à une transmission orale, était le bloc initial que le décryptage des matériaux graphiques sculptait progressivement, invalidait, vérifiait, détaillait pour donner lieu à des lectures. Le graphe ne fait que tailler et creuser dans l'anticipation.

Malgré les travaux qui exhument une autonomie de la pratique lisante sous l'impérialisme scripturaire, une situation de fait a été créée par plus de trois siècles d'histoire. Le fonctionnement social et technique de la culture contemporaine hiérarchise ces deux activités. Ecrire, c'est produire le texte ; lire, c'est le recevoir d'autrui sans y marquer sa place, sans le refaire. A cet égard, la lecture du catéchisme ou de l'Écriture Sainte que le clergé recommandait autrefois aux filles et aux mères, en interdisant l'écriture à ces Vestales d'un

texte sacré intouchable, se prolonge aujourd'hui avec la « lecture » de la télé proposée à des « consommateurs » placés dans l'impossibilité de tracer leur propre écriture sur l'écran où paraît la production de l'Autre, — de la « culture ». « Le lien qui existe entre lecture et Eglise »⁷ se reproduit dans le rapport entre la lecture et l'Eglise des médias. Sous ce mode, à la construction du texte social par des clercs, semble correspondre encore sa « réception » par des fidèles qui devraient se contenter de reproduire les modèles élaborés par les manipulateurs de langage.

Ce qu'il faut mettre en cause, ce n'est pas, malheureusement, cette division du travail (elle n'est que trop réelle), mais l'assimilation de la lecture à une passivité. En effet, lire, c'est pérégriner dans un système imposé (celui du texte, analogue à l'ordre bâti d'une ville ou d'un supermarché). Des analyses récentes montrent que « toute lecture modifie son objet »⁸, que (Borges le disait déjà) « une littérature diffère d'une autre moins par le texte que par la façon dont elle est lue »⁹, et que finalement un système de signes verbaux ou iconiques est une réserve de formes qui attendent du lecteur leur sens. Si donc « le livre est un effet (une construction) du lecteur »¹⁰, on doit envisager l'opération de ce dernier comme une sorte de *lectio*, production propre au « lecteur »¹¹. Celui-ci ne prend ni la place de l'auteur ni une place d'auteur. Il invente dans les textes autre chose que ce qui était leur « intention ». Il les détache de leur origine (perdue ou accessoire). Il en combine les fragments et il crée de l'in-su dans l'espace qu'organise leur capacité à permettre une pluralité indéfinie de significations. Cette activité « liseuse » est-elle réservée au critique littéraire (toujours privilégié par les études sur la lecture), c'est-à-dire de nouveau à une catégorie de clercs, ou peut-elle s'étendre à toute la consommation culturelle ?

Telle est la question à laquelle l'histoire, la sociologie ou la pédagogie scolaire devraient apporter des éléments de réponse.

Malheureusement, l'abondante littérature consacrée à la lecture ne fournit que des précisions fragmentaires sur ce point ou relève d'expériences lettrées. Les recherches concernent surtout l'enseignement de la lecture¹². Elles s'aventurent plus discrètement du côté de l'histoire et de l'ethnologie, faute de traces laissées par une pratique qui glisse à travers toutes sortes d'« écritures » encore mal repérées (par exemple on « lit » un paysage comme on lit un texte)¹³. Plus nombreuses en sociologie, elles sont généralement de type statistique : elles calculent les corrélations entre objets lus, appartenances sociales et lieux de fréquentation plutôt qu'elles n'analysent l'opération même du lire, ses modalités et sa typologie¹⁴.

Reste le domaine littéraire, particulièrement riche aujourd'hui (de Barthes à Riffaterre ou Jauss), privilégié une fois de plus par l'écriture mais hautement spécialisé : les « écrivains » déportent la « joie de lire » du côté où elle s'articule sur un art d'écrire et sur un plaisir de re-lire. Là pourtant, avant ou depuis Barthes, se racontent des errances et des inventivités qui jouent avec les expectations, les chicanes et les normativités de « l'œuvre lue » ; là s'élaborent déjà les modèles théoriques susceptibles d'en rendre compte¹⁵. Malgré tout, l'histoire des marches de l'homme à travers ses propres textes demeure en grande partie inconnue.

Le sens « littéral », produit d'une élite sociale

Des analyses qui suivent l'activité liseuse en ses détours, dérives à travers la page, métamorphoses et anamorphoses du texte par l'œil voyageur, envols imaginaires ou méditatifs à partir de quelques mots,

enjambements d'espaces sur les surfaces militairement rangées de l'écrit, danses éphémères, il ressort au moins, en première approche, qu'on ne saurait maintenir la partition qui sépare de la lecture le texte lisible (livre, image, etc.). Qu'il s'agisse du journal ou de Proust, le texte n'a de signification que par ses lecteurs ; il change avec eux ; il s'ordonne selon des codes de perception qui lui échappent. Il ne devient texte que dans sa relation à l'extériorité du lecteur, par un jeu d'implications et de ruses entre deux sortes d'« attente » combinées : celle qui organise un espace *lisible* (une littéralité), et celle qui organise une démarche nécessaire à l'*effectuation* de l'œuvre (une lecture)¹⁶.

Fait étrange, le principe de cette activité lisante avait déjà été posé par Descartes il y a plus de trois siècles, à propos des travaux contemporains sur la combinatoire et sur l'exemple des « chiffres » ou textes chiffrés : « Et si quelqu'un, pour deviner un chiffre écrit avec des lettres ordinaires, s'avise de lire un B partout où il y aura un A, et de lire un C partout où il y aura un B, et ainsi de substituer en la place de chaque lettre celle qui la suit en l'ordre de l'alphabet, et que, le lisant en cette façon, il y trouve des paroles qui aient du sens, il ne doutera point que ce ne soit le vrai sens de ce chiffre qu'il aura trouvé ainsi, bien qu'il se pourrait faire que celui qui l'a écrit y en ait mis un autre tout différent, en donnant une autre signification à chaque lettre... »¹⁷. L'opération codifiante, articulée sur des signifiants, *fait* le sens, qui n'est donc pas défini par un dépôt, par une « intention », ou par une activité d'auteur.

D'où naît donc la muraille de Chine qui circonscrit un « propre » du texte, qui isole du reste son autonomie sémantique, et qui en fait l'ordre secret d'une « œuvre » ? Qui élève cette barrière constituant le texte en île toujours hors de portée pour le lecteur ? Cette fiction voue à l'assujettissement les consommateurs

puisque'ils sont dès lors toujours coupables d'infidélité ou d'ignorance devant la « richesse » muette du trésor ainsi mis à part. Cette fiction du « trésor » caché dans l'œuvre, coffre-fort du sens, n'a évidemment pas pour fonder la productivité du lecteur, mais l'*institution sociale* qui surdétermine sa relation avec le texte¹⁸. La lecture est en quelque sorte oblitérée par un rapport de forces (entre maîtres et élèves, ou entre producteurs et consommateurs) dont elle devient l'instrument. L'utilisation du livre par des privilégiés l'établit en secret dont ils sont les « véritables » interprètes. Elle pose entre le texte et ses lecteurs une frontière pour laquelle ces interprètes officiels délivrent seuls des passeports, en transformant leur lecture (légitime, elle *aussi*) en une « littéralité » orthodoxe qui réduit les autres lectures (également légitimes) à n'être qu'hérétiques (pas « conformes » au sens du texte) ou insignifiantes (livrées à l'oubli). De ce point de vue, le sens « littéral » est l'index et l'effet d'un pouvoir social, celui d'une élite. De soi offert à une lecture plurielle, le texte devient une arme culturelle, une chasse gardée, le prétexte d'une loi qui légitime, comme « littérale », l'interprétation de professionnels et de clercs *socialement* autorisés.

D'ailleurs, si la manifestation des libertés du lecteur à travers le texte est tolérée entre clercs (il faut être Barthes pour se le permettre), par contre elle est interdite aux élèves (vertement ou habilement ramenés à l'écurie du sens « reçu » par les maîtres) ou au public (soigneusement averti de « ce qu'il faut penser » et dont les inventions sont tenues pour négligeables, réduites au silence).

C'est donc la hiérarchisation sociale qui cache la réalité de la pratique liseuse ou la rend méconnaissable. Hier, l'Eglise, institutrice d'une coupure sociale entre des clercs et des « fidèles », maintenait l'Écriture dans le statut d'une « Lettre » supposée indépendante

de ses lecteurs et, en fait, détenue par ses exégètes : l'autonomie du texte était la reproduction des rapports socioculturels à l'intérieur de l'institution dont les préposés fixaient ce qu'il fallait en lire. Avec le flétrissement de l'institution, apparaît entre le texte et ses lecteurs la réciprocité qu'elle cachait, comme si, en se retirant, elle laissait voir la pluralité indéfinie des « écritures » produites par des lectures. La créativité du lecteur croît à mesure que décroît l'institution qui la contrôlait. Ce processus, visible depuis la Réforme, inquiétait déjà les pasteurs du xvii^e siècle. Aujourd'hui, ce sont les dispositifs sociopolitiques de l'école, de la presse ou de la télé qui isolent de ses lecteurs le texte tenu par le maître ou par le producteur. Mais derrière le décor théâtral de cette nouvelle orthodoxie, se cache (comme c'était déjà le cas hier)¹⁹ l'activité silencieuse, transgressive, ironique ou poétique, de lecteurs (ou téléspectateurs) qui conservent leur quant-à-soi dans le privé et à l'insu des « maîtres ».

La lecture se situerait donc à la conjonction d'une stratification *sociale* (des rapports de classe) et d'opérations *poétiques* (construction du texte par son pratiquant) : une hiérarchisation sociale travaille à conformer le lecteur à « l'information » distribuée par une élite (ou demi-élite) ; les opérations lisantes rusent avec la première en insinuant leur inventivité dans les failles d'une orthodoxie culturelle. De ces deux histoires, l'une occulte ce qui n'est pas conforme aux « maîtres » et le leur rend invisible ; l'autre le dissémine dans les réseaux du privé. Elles collaborent donc toutes deux à faire de la lecture une inconnue d'où émerge d'une part, théâtralisée et dominante, la seule expérience *lettée*, et d'autre part, rares et parcellaires, à la manière de bulles sortant du fond de l'eau, les indices d'une poétique *commune*.

Un « exercice d'ubiquité », cette « impertinente absence »

L'autonomie du lecteur dépend d'une transformation des rapports sociaux qui surdéterminent sa relation aux textes. Tâche nécessaire. Mais cette révolution serait de nouveau le totalitarisme d'une élite prétendant elle-même créer des conduites différentes et substituant une Education normative à la précédente, si elle ne pouvait compter sur le *fait* qu'il existe déjà, multiforme quoique subrepticte ou réprimée, une autre expérience que celle de la passivité. Une politique de la lecture doit donc s'articuler sur une analyse qui, décrivant des pratiques depuis longtemps effectives, les rende politisables. Relever quelques aspects de l'opération liseuse indique déjà comment elle échappe à la loi de l'information.

« Je lis et je songe... Ma lecture serait donc mon impertinente absence. La lecture serait-elle un exercice d'ubiquité ? »²⁰. Expérience initiale, voire initiatique : lire, c'est être ailleurs, là où *ils* ne sont pas, dans un autre monde²¹; c'est constituer une scène secrète, lieu où l'on entre et d'où l'on sort à volonté ; c'est créer des coins d'ombre et de nuit dans une existence soumise à la transparence technocratique et à cette implacable lumière qui, chez Genet, matérialise l'enfer de l'aliénation sociale. Marguerite Duras le notait : « Peut-être on lit dans le noir toujours... La lecture relève de l'obscurité de la nuit. Même si on lit en plein jour, dehors, la nuit se fait autour du livre »²².

Le lecteur est le producteur de jardins qui miniaturisent et collationnent un monde, Robinson d'une île à découvrir, mais « possédé » aussi par son propre carnaval qui introduit le multiple et la différence dans le système écrit d'une société et d'un texte. Auteur romanesque donc. Il se déterritorialise, oscillant dans un non-lieu entre ce qu'il invente et ce qui l'altère. Tantôt

en effet, comme le chasseur dans la forêt, il a l'écrit à l'œil, il dépiste, il rit, il fait des « coups », ou bien joueur, il s'y laisse prendre. Tantôt il y perd les sécurités fictives de la réalité : ses fugues l'exilent des assurances qui casent le moi dans le damier social. Qui lit en effet ? Est-ce moi, ou quoi de moi ? « Ce n'est pas *moi* comme une vérité mais moi comme l'incertitude du moi, lisant ces textes de la perdition. Au plus que je les lis, au plus que je ne les comprends pas, au plus que ça ne va pas du tout »²³.

Expérience commune, si j'en crois bien des témoignages non quantifiables ni citables, et pas seulement lettrés. Elle vaut aussi pour les lecteurs et lectrices de *Nous Deux*, de *La France agricole* ou de *L'Ami du boucher*, quel que soit le degré de vulgarisation ou de technicité des espaces traversés par les Amazones ou les Ulysses de la vie quotidienne.

Bien loin d'être des écrivains, fondateurs d'un lieu propre, héritiers des laboureurs d'antan mais sur le sol du langage, creuseurs de puits et constructeurs de maisons, les lecteurs sont des voyageurs ; ils circulent sur les terres d'autrui, nomades braconnant à travers les champs qu'ils n'ont pas écrits, ravissant les biens d'Egypte pour en jouir. L'écriture accumule, stocke, résiste au temps par l'établissement d'un lieu et multiplie sa production par l'expansionnisme de la reproduction. La lecture ne se garantit pas contre l'usure du temps (on s'oublie et l'on oublie), elle ne conserve pas ou mal son acquis, et chacun des lieux où elle passe est répétition du paradis perdu.

En effet, elle n'a pas de lieu : Barthes lit Proust dans le texte de Stendhal²⁴ ; le téléspectateur lit le paysage de son enfance dans le reportage d'actualité. La téléspectatrice qui dit de l'émission vue la veille : « C'était idiot et je restais pourtant là », par quel lieu était-elle captée, qui était et pourtant n'était pas celui de l'image vue ? Ainsi du lecteur : son lieu n'est pas *ici* ou *là*, l'un

ou l'autre, mais ni l'un ni l'autre, à la fois dedans et dehors, perdant l'un et l'autre en les mêlant, associant des textes gisants dont il est l'éveilleur et l'hôte, mais jamais le propriétaire. Par là, il esquive aussi la loi de chaque texte en particulier, comme celle du milieu social.

Espaces de jeux et de ruses

Pour caractériser cette activité, on a le recours de plusieurs modèles. Elle peut être considérée comme une forme du « bricolage » que Lévi-Strauss analyse dans « la pensée sauvage », c'est-à-dire un arrangement fait avec les « moyens du bord », une production « sans rapport à un projet » et réajustant « les résidus de construction et de destruction antérieures »²⁵. Mais contrairement aux « univers mythologiques » de Lévi-Strauss, si cette production agence aussi des événements, elle ne forme pas un ensemble : c'est une « mythologie » dispersée dans la durée, l'égrènement d'un temps non rassemblé, mais disséminé en répétitions et en différences de jouissances, en mémoires et en connaissances successives.

Autre modèle : l'art subtil dont la théorie a été faite par des poètes et des romanciers médiévaux ; ils insinuent la novation dans le texte même et dans les termes d'une tradition. Des procédures raffinées infiltrent mille différences dans l'écriture autorisée qui leur sert de cadre, mais sans que leur jeu obéisse à la contrainte de sa loi. Ces ruses poétiques, non liées à la création d'un lieu propre (écrit), se sont maintenues à travers les siècles jusque dans la lecture contemporaine, également agile à pratiquer les détournements et métaphorisations que, parfois, signalise à peine un « *bof* ».

Les études poursuivies à Bochum en vue d'une

Rezeptionsästhetik (esthétique de la réception) et d'une *Handlungstheorie* (théorie de l'action) fournissent aussi divers modèles sur les rapports des tactiques textuelles avec les « attentes » et hypothèses successives du récepteur qui tient le drame (ou le roman) pour une action préméditée²⁶. Ce jeu de productions textuelles relatives à ce que les expectations du lecteur lui font produire au cours de son progrès dans le récit est présenté, certes, avec un lourd appareil conceptuel ; mais il introduit des danses entre lecteurs et textes là où, théâtre désolant, une doctrine orthodoxe avait planté la statue de « l'œuvre » entourée de consommateurs conformes ou ignorants.

A travers ces recherches et bien d'autres, on s'oriente vers une lecture que ne caractérisent plus seulement une « impertinente absence », mais des avancées et des retraits, des tactiques et des jeux avec le texte. Elle va et elle vient, tour à tour captée (mais par quoi donc, qui s'éveille à la fois chez le lecteur et dans le texte ?), joueuse, protestataire, fugueuse.

Il faudrait en retrouver les mouvements dans le corps lui-même, apparemment docile et silencieux, qui la mime à sa manière : les retraites en toutes sortes de « cabinets » de lecture libèrent des gestes insus, des grommellements, des tics, des étalements ou rotations, des bruits insolites, enfin une orchestration sauvage du corps²⁷. Mais par ailleurs, à son niveau le plus élémentaire, la lecture est devenue depuis trois siècles une geste de l'œil. Elle n'est plus accompagnée, comme auparavant, par la rumeur d'une articulation vocale ni par le mouvement d'une manducation musculaire. Lire sans prononcer à haute ou à mi-voix, c'est une expérience « moderne », inconnue pendant des millénaires. Autrefois, le lecteur intériorisait le texte ; il faisait de sa voix le corps de l'autre ; il en était l'acteur. Aujourd'hui le texte n'impose plus son rythme au sujet, il ne se manifeste plus par la voix du lecteur. Ce retrait

du corps, condition de son autonomie, est une mise à distance du texte. Il est pour le lecteur son *habeas corpus* *.

Parce que le corps se retire du texte pour n'y plus engager qu'une mobilité de l'œil²⁸, la configuration géographique du texte organise de moins en moins l'activité du lecteur. La lecture se libère du sol qui la déterminait. Elle s'en détache. L'autonomie de l'œil suspend les complicités du corps avec le texte ; elle le délie du lieu scripturaire ; elle fait de l'écrit un ob-jet et elle accroît les possibilités qu'a le sujet de circuler. Un indice : les méthodes de lecture rapide²⁹. Tout comme l'avion permet une indépendance croissante par rapport aux contraintes exercées par l'organisation du sol, les techniques de lecture rapide obtiennent, par la raréfaction des arrêts de l'œil, une accélération des traversées, une autonomie par rapport aux déterminations du texte et une multiplication des espaces parcourus. Emancipé des lieux, le corps lisant est plus libre de ses mouvements. Il gestue ainsi la capacité qu'a chaque sujet de convertir le texte par la lecture et de le « brûler » comme on brûle les étapes.

A faire l'apologie de l'impertinence du lecteur, je néglige bien des aspects. Barthes distinguait déjà trois types de lecture : celle qui s'arrête au plaisir des mots, celle qui court à la fin et « défaille d'attendre », celle qui cultive le désir d'écrire³⁰. Lectures érotique, chasseresse ou initiatique. Il y en a d'autres, dans le rêve, le combat, l'autodidactisme, etc., dont il ne peut être question ici. De toute manière, son autonomie accrue ne préserve pas le lecteur, car c'est sur son imaginaire que s'étend le pouvoir des médias, c'est-à-dire sur tout ce qu'il laisse venir de lui-même dans les filets du texte — ses peurs, ses rêves, ses autorités fantasmées et

manquantes. Là-dessus jouent les pouvoirs qui font des chiffres et des « faits » une rhétorique ayant pour cible cette intimité délivrée.

Mais là où l'appareil scientifique (le nôtre) est porté à partager l'illusion des pouvoirs dont il est nécessairement solidaire, c'est-à-dire à supposer les foules transformées par les conquêtes et les victoires d'une production expansionniste, il est toujours bon de se rappeler qu'il ne faut pas prendre les gens pour des idiots.

* Notion centrale du droit anglais (xvi^e siècle), elle garantit la liberté de l'individu et le protège des arrestations arbitraires (L.G.).